

Ce premier article, qui sera suivi d'un ou deux autres, a pour objectif d'amorcer une réflexion en CS, CD, journée de formation, sur comment, en mouvement, on est prêt à devenir autre avec l'apport des autres différents.

Saisir la chance des diversités culturelles en ACO

Pour partager les richesses de notre peuple, voici le témoignage de José da Silva lors d'une journée de formation du Secrétariat national sur la diversité des cultures en ACO.

Par la migration, du Portugal vers la France, devenir homme et chrétien... ou l'identité en devenir !

Le témoignage que je me propose de vous donner est personnel, marqué par tout ce que j'ai vécu dans ce pays depuis que je suis arrivé le 12 octobre 1971, marqué par tout ce que j'ai vécu avant de venir en France, marqué aussi par ma vie de travail en usine, dans le bâtiment, comme permanent en ACO et aussi par les dix-sept années de responsabilité au sein de la Pastorale des Migrants. Je chercherai à dire ce que je deviens en France, terre d'immigration, depuis trente-six ans. Et quand je dis « en France », cela veut dire, pour moi, dans la société et dans l'Église. En fait, je crois profondément que la question de la rencontre des cultures, le travail des diversités les unes par les autres, n'est autre chose que la prise de conscience de ce devenir autre qui nous vient de la rencontre de personnes de chair et de sang qui donnent à voir des diversités ; des personnes qui sont sur un même chemin avec tout ce qui les rend semblables et différentes. Je ne pense pas qu'il soit possible de parler de rencontre en oubliant que les seuls termes d'une rencontre en vérité, ce sont des hommes, des femmes et leur chemin d'humanité. Tout le reste, ce n'est que débat stérile qui restera sans effet pour la société et pour l'Église.

Il y a quelques années, une association de mon quartier à Orléans a pris l'initiative d'interroger les habitants, en majorité des immigrés comme moi. On cherchait à nous faire dire ce qui nous faisait tenir comme hommes et femmes en France ; ce qui nous donnait le goût de vivre dans un tel pays et aussi dans ce quartier mal famé. On nous demandait de montrer et de raconter un objet, un meuble, une pièce qui, dans notre maison, pouvait être signe de nos pays et de nos cultures d'origine. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu ma tonnelle, ma vigne, cette vigne dont je vais vous raconter l'histoire.

Il était une fois... ma vigne !

C'était en hiver. Avec mille précautions, j'ai arraché le petit greffon marcotté de vigne à cette terre rocailleuse du centre du Portugal. Les multiples racines qui l'avaient nourri et tenu droit, je les ai enveloppées dans du papier journal humidifié. Il ne fallait pas laisser se perdre la motte de terre qui, avec ténacité, tenait à faire partie du voyage.

Quelques jours plus tard et toujours avec mille soins, je l'ai inséré, mis en terre, le petit greffon : en terre de France. Les racines bien à l'aise, la motte de terre du Portugal se mêlant à la terre de l'Orléanais. Arrosée, taillée, liée, petit à petit ma vigne forçait ; ses racines se



Martine MARIE

multiplient, les nouvelles se mêlant, dans l'entrecroisement, aux anciennes ! Et elle grandit, son feuillage devenant d'été en été la petite tonnelle bien portugaise dont je rêvais !

Et j'entends les questions de ceux qui ne connaissent rien à la vie de la vigne immigrée : alors le fruit de ta vigne est-il portugais, français ou mélangé ?

Racines du Portugal, racines de France, terre d'Oleiros mêlée à la terre d'Orléans, sève nourrie avec soin de cette vigne intégrée à l'appellation bien définie, donnant un fruit original et unique, ni hybride, ni mélangé : le raisin de l'immigration.

Récit réel, il devient parabole et me laisse toujours rêveur en pensant à ce que je deviens avec ma femme dans ce pays, à ce que deviennent mes deux enfants (et maintenant mon petit-fils) avec leurs racines portugaises et françaises (et aussi espagnoles). Et quand je regarde ces fruits uniques d'une vie en immigration, je frémis à l'idée que quelque part - en France ou au Portugal, dans la société ou dans l'Eglise - il y a toujours quelqu'un qui veut nous faire choisir les racines les unes contre les autres... Comme si 's'intégrer' - donner ce fruit original - signifiait disparaître, devenir anonyme et silencieux ou alors rester toujours à part et... à l'écart!

Vous avez, sans doute, remarqué deux ou trois petites choses :

1. D'abord je n'ai pas lavé les racines du pied de vigne quand je suis parti du Portugal. Il y avait la terre ; c'est elle qui nous nourrit, qui donne sens à ce que

nous sommes ; de là nous tirons la force, le bon sens, la manière d'être et aussi de penser.

2. Ensuite, quand j'ai planté le greffon en terre de France, je n'ai pas coupé les racines portugaises ; et au fur et à mesure que la vigne poussait, je ne l'ai pas déterrée non plus pour couper les racines nouvelles françaises qui poussaient. J'ai laissé pour que les unes poussent avec les autres. De là sont venues la force et aussi la qualité de ma vigne actuelle.

3. Et puis, vous avez remarqué aussi, je n'ai pas dit que mon raisin était mélangé, hybride. J'ai dit que c'était un fruit particulier : le fruit, le raisin de l'immigration.

Quand on me demande de dire qui je suis, ce que je fais, ce que je deviens en France, je pense toujours à cette histoire de racines et au fruit particulier et spécial que je suis amené à donner.

Parlons de ce voyage dans lequel nous associons la qualité d'émigré à la condition d'immigré.

Qualité d'émigré, arraché à une terre

Je parlais portugais ; je voyais le monde à partir du Portugal et à la portugaise (les libertés de penser, de regarder, de savoir ce qui se passait dans le monde, la liberté de parler étaient très limitées, nous vivions sous la dictature) ; j'étais chrétien, pratiquant à la portugaise, priant en portugais et à la portugaise. Je me révoltais en silence et en cachette, avec beaucoup d'autres, contre la situation de misère et d'oppression de mon peuple

qui n'avait pas assez à manger et qui partait à la guerre coloniale en Afrique ! Et un jour, j'ai fait comme beaucoup d'autres : puisque l'on nous empêchait de parler avec les lèvres, la langue et la bouche, j'ai parlé avec mes pieds et je suis parti sur la route de l'émigration. Je suis arrivé en France avec ma manière de penser, ma manière de parler de la vie, ma manière de croire en Dieu, ma manière de considérer les autres, avec ma formation, avec les connaissances que l'on m'avait données ou imposées à l'école. Comme beaucoup d'autres, je suis arrivé en France avec les défauts et les valeurs du peuple portugais et de son histoire : importance de la famille ; prédominance de l'affectif sur le rationnel ; capacité d'accueil ; sens pratique ; grande dévotion à la Vierge et une vie de foi marquée par la pratique d'actes religieux et la dévotion aux saints ; grand goût pour la fête !

- Mais aussi fatalisme, résignation et obéissance qui nous viennent de l'histoire qui nous a rendus comme anesthésiés

- Nostalgie intraduisible, « a saudade »... cet attachement au passé comme s'il était toujours présent et actif...

- Isolement, solitude, sans espace de rencontre et de dialogue... comme si nous n'avions qu'un objectif : le sauve-qui-peut !

- Repliés sur nous-même par la peur d'être surveillés et pris en défaut (le régime policier de la PIDE...) ; le salazarisme a été comme une gangrène qui a enlevé de l'horizon du peuple toute possibilité de salut collectif. L'horizon est obscurci par une sorte de brouillard dans lequel il n'y a plus de place pour des événements qui marquent la mémoire et les consciences.

- Méfiants (ruraux) par rapport à tout ce qui est nouveau.

- Illétrés.

- Subissant le choc terrible de notre vie en arrivant dans une société industrielle, dans les banlieues des grandes villes, dans des entreprises comme salariés, avec des horaires stricts et des cadences.

- Endurants et prêts à tout dans n'importe quelles conditions.

Condition d'immigré, en voie d'enracinement dans une autre terre

En France, j'ai commencé à découvrir d'autres horizons, d'autres peuples, des manières différentes de vivre, de penser et d'être homme et chrétien. Tout d'abord, j'ai vu que l'on peut parler, dire ce que l'on pense ; que des opinions différentes peuvent être respectées.

Avec des immigrés de beaucoup d'origines, j'ai découvert la solidarité du quotidien, la valeur de la dignité d'un homme. Sur un chantier, en 1971, des Algériens m'ont défendu contre un chef qui m'insultait (et qui était lui-même immigré...).

Dans des associations, j'ai rencontré des gens qui s'organisaient pour défendre les étrangers ; à l'usine, avec le syndicat, j'ai compris que les travailleurs ont des droits et j'ai lutté avec d'autres - de toutes nationalités - pour défendre ces droits.

Dans ces lieux - avec des gens de diverses nationalités et avec des Français - j'ai mieux compris comment fonctionne la société, comment des gens de pouvoir et d'argent essayent de profiter des pauvres et des plus petits. Et j'ai mieux compris qu'un homme ne doit jamais se résigner ni attendre que l'on vienne faire les choses à sa place.

En même temps que je faisais ce cheminement chanceux dont je rends grâce aujourd'hui et qui m'a fait ce que je suis, bien d'autres, une foule immense de mes compatriotes étaient pris par d'innombrables contraintes de la vie en France toujours conditionnée par un projet phare : la construction de la maison au Portugal qui sera le signe du retour au pays. Tout est polarisé là-dessus. Le Portugais travaille dur pour rentrer vite au pays... et pour cela il ne faut pas se faire remarquer, il faut se faire accepter. Certains parlent même d'une stratégie d'invisibilité : peu d'investissement dans la société, dans la politique, dans les syndicats, dans la vie de l'Eglise. Ils s'adaptent, ils se coulent dans le milieu d'accueil sans faire de vagues ! C'est ainsi que les Portugais sont devenus des travailleurs appréciés... on dit même intégrés. On ne les remarque pas. Le Portugais vit à peine en France, pays devenu un mal nécessaire, une parenthèse (un rêve /cauchemar) qui ne marque pas la vie des gens (on hausse les épaules et on dit tristement « c'est la vie » !). Leur discrétion ne diminue en rien la conscience vive de leur identité, de leurs racines. Toujours Portugais et fiers de l'être, ils vivent isolés, entre eux ! Mais le besoin d'entraide, d'entourage affectif (familial, mais aussi de la parenté et du village) va faire naître le phénomène presque unique en France de la vie associative des Portugais (on a compté jusqu'à 1 000 associations de toutes sortes). On se serre les coudes dans une sorte d'auto-organisation communautaire.

On sort, petit à petit, de cette phase économique de la migration portugaise pour rentrer, comme par osmose et par imposition de la vie, dans une phase d'apprivoisement et d'installation ; c'est le besoin économique qui les y pousse : vie associative, vie syndicale, politique et culturelle. Ils sont de plus en plus motivés par :

- La scolarisation des enfants, liens avec l'école, les enseignants, les parents d'élèves.

- Les loisirs des enfants et leurs activités sportives et culturelles.

- Dans les quartiers, rencontres, fêtes, associations... liens avec d'autres hommes et femmes, d'autres nationalités, manières de vivre...

- Au travail, l'intérêt économique, la défense des droits, le syndicalisme.

C'est pendant cette période d'appropriation, dans les années 80, que l'immigration portugaise va changer de visage. La question du retour tant rêvé va se poser de manière radicale, entraînant toutes sortes de conséquences. La grande majorité des



familles va poser les valises en attendant de repartir un jour... peut-être pour la retraite, pour les allers et retours entre le Portugal du village et la France des petits-enfants. C'est dans ces années-là que les Portugais se rendent compte d'un certain nombre de chances qui commencent à leur sourire.

- Les enfants - la deuxième génération - arrivent à maturité, décident de vivre ici et prennent les moyens pour s'installer. Si leur statut professionnel, jusqu'à la fin des années quatre-vingts, ne diffère guère de celui des parents (très peu ont des CAP et encore moins font des études longues), les enfants se marient de plus en plus et les mariages mixtes forcent leur installation définitive en France.

- C'est la loi de la nationalité portugaise de 1982 qui permet la double nationalité. Si pour les jeunes nés en France ou arrivés très jeunes ici, la question ne se pose pratiquement pas, pour les adultes le fait de ne plus trahir leur patrie en cas de naturalisation française va leur permettre d'envisager une autre installation ici (professionnellement... surtout).

- L'adhésion du Portugal à l'Union Européenne en 1986, avec la libre circulation en 1992, a donné une certaine fierté de ne plus être des « immigrés » comme les autres. Il est bien évident que ce fait, poussé à l'extrême, a pu être pernicieux pour les solidarités tissées pendant tant d'années avec d'autres immigrés.

- L'amélioration des routes en Espagne et au Portugal, ce qui permet aujourd'hui d'aller et venir au pays, le rendant très proche sans y retourner définitivement.

- Un autre aspect et pas des moindres, c'est sans doute la fin de la dictature - la Révolution des Oeillets du 25 avril 1974 - qui a permis aux Portugais de rester liés au pays et de ne pas s'en sentir exclus comme cela est arrivé, par exemple, à un nombre important d'Espagnols.

- La dernière chance arrivée en cette période aux Portugais, c'est la place prise par la femme portugaise au sein de la famille. C'est elle, par ses liens à l'extérieur, par son rôle dans l'éducation des enfants (participation aux rencontres de parents d'élèves, rencontres avec les professeurs), par sa connaissance de la langue française et par l'émancipation qu'elle a obtenue face au mari, c'est elle qui a rétabli un équilibre certain avec le projet mal préparé de retour au pays, sans tenir compte de l'avenir de la famille. C'est elle qui a gardé l'équilibre des rapports père/enfants.

Et j'ai poursuivi mon chemin de chance et de grâce, puisque avec des prêtres français, dans ma paroisse, avec la JOC et plus tard avec l'Action Catholique Ouvrière, j'ai renouvelé ma foi et j'ai donné chair à cette certitude qu'il faut toujours marcher sur deux pieds : aimer Dieu et aimer les hommes.

Dans les mouvements d'action catholique, et notamment en ACO, j'ai cheminé avec beaucoup de chrétiens portugais qui découvraient, les uns avec les autres, que Jésus est mort, mais qu'il est aussi ressuscité et qu'il ne veut pas que ses frères, les enfants de Son Père, les hommes, vivent résignés, se taisent, se laissent rabaisser.

José da Silva

(José a été permanent de l'ACO de 1984 à 1990 puis a travaillé pendant 17 ans dans l'équipe nationale de la Pastorale des Migrants.)

*La PIDE (Police Internationale de Défense de l'Etat) a été une force policière qui a aidé le régime dictatorial de Salazar à se maintenir.